



LE DERNIER
ROYAUME DE
MADAGASCAR



LE TGV
REDESSINE
LA FRANCE



EGYPTE
LES OASIS
OUBLIÉES

LE FIGARO

www.figaromagazine.fr

magazine

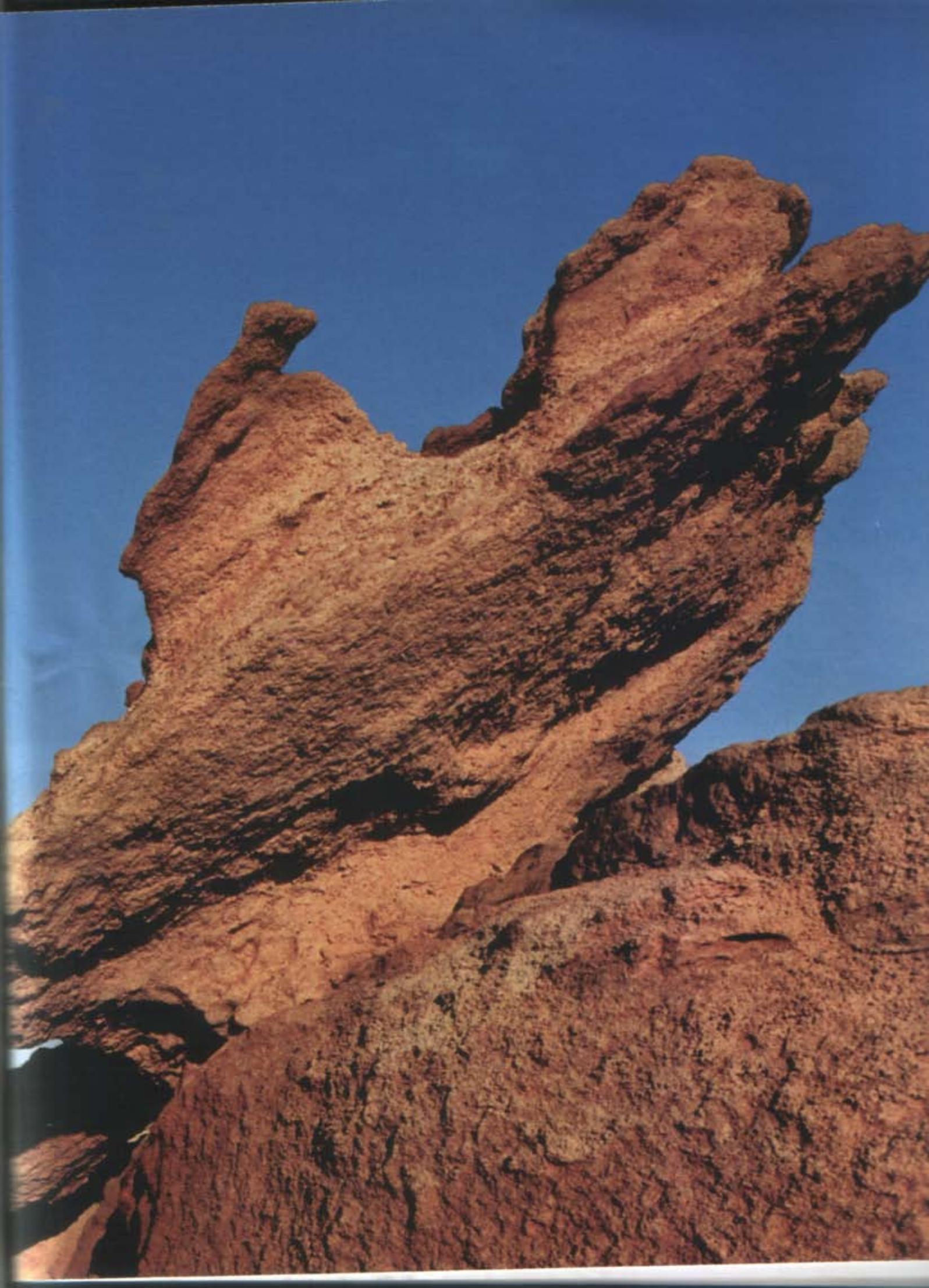
YA-T-IL QUELQU'UN ?

- **Le bestiaire de l'espace
vu par les scientifiques**
- **L'Europe en quête
d'autres formes de vie**
- **Ils écoutent
les extraterrestres...**

Parmi **les oasis** oubliées du désert libyque

Elles ont pour nom Siwa, Gara, Bahariya, Farafra...
Ces oasis situées au nord-ouest de l'Égypte jalonnent les pistes
du spectaculaire désert libyque, riche de vestiges archéologiques.
Un périple de 2 000 kilomètres sur fond ocre, entre ciel et sable.
Clandine et Cyril Le Tourneur d'Ison (texte et photos)

L'oasis de Siwa
déploie ses paysages
de calcaire blanc
et ocre. Le lac salé
se trouve juste
au pied de la Grande
Mer de Sable.





Du sommet de la montagne Blanche, la vue sur l'hôtel Adrere Amellal, véritable village d'inspiration berbère, dans l'oasis de Siwa.



Dans la piscine de l'hôtel Adrere Amellal, de l'eau de source très pure. Ci-contre, à trois heures de piste de Siwa, l'oasis préservée de Gara, accessible sur autorisation.



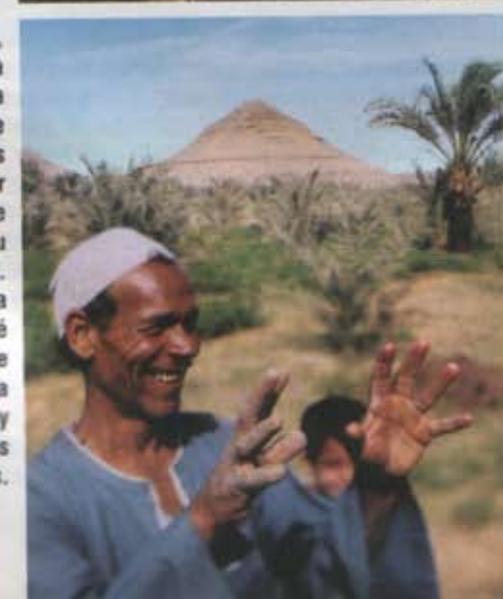
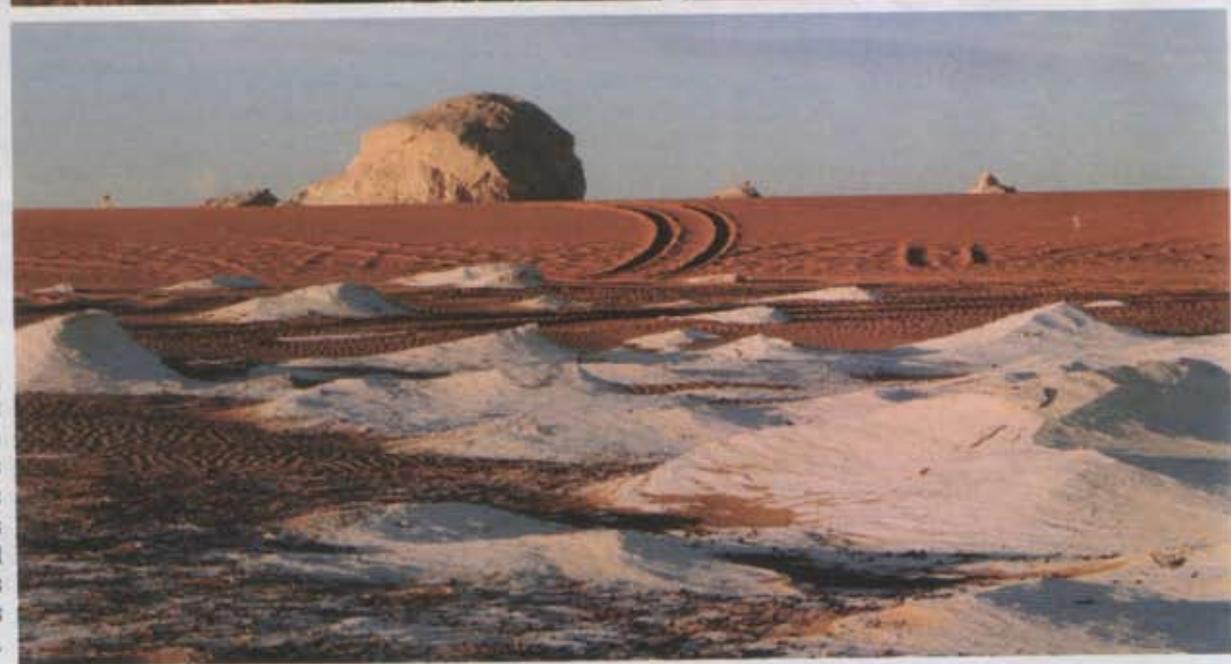
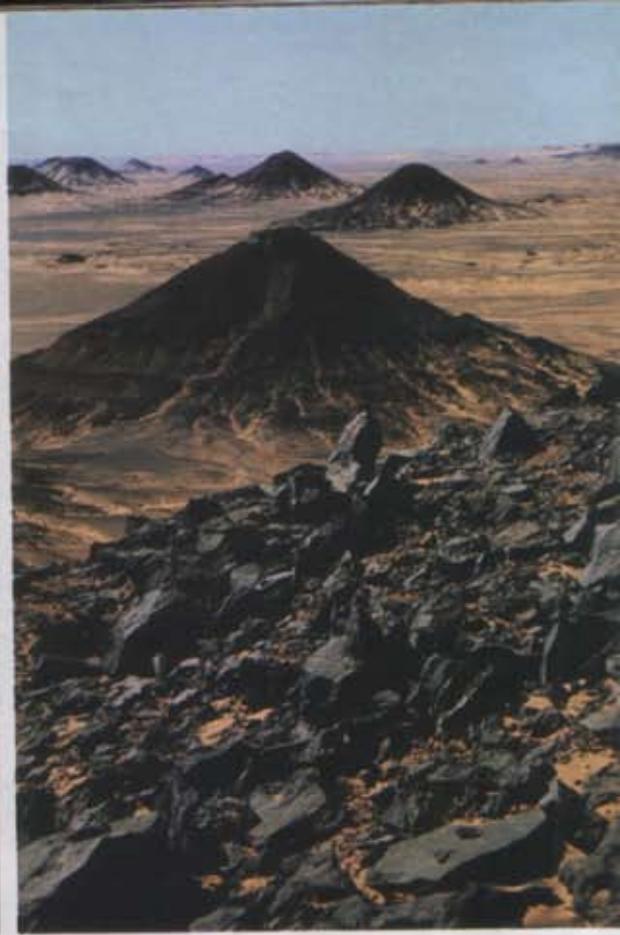
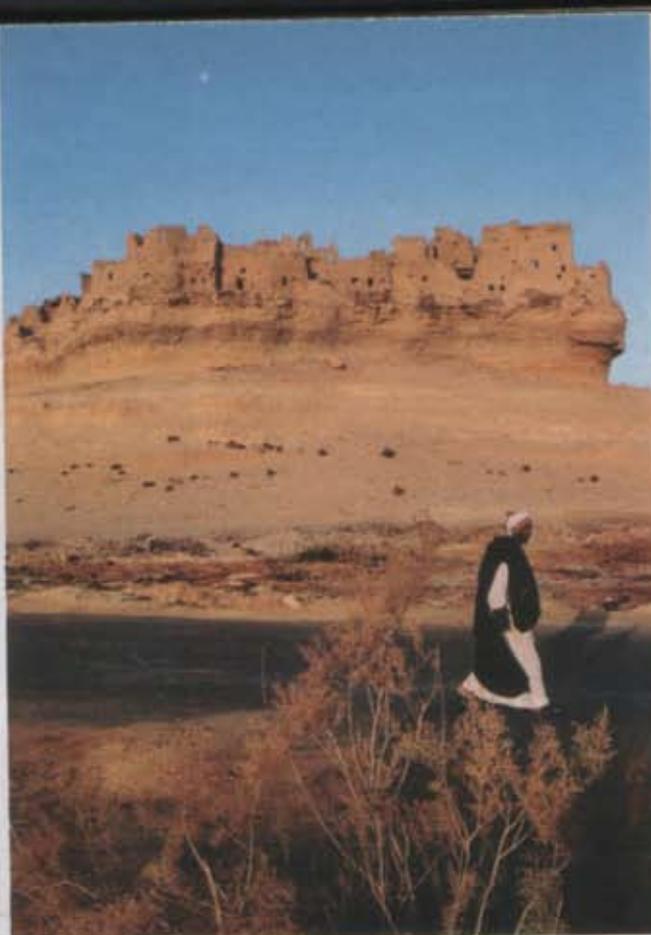
Ci-contre, l'ancienne forteresse dominant l'oasis de Gara. Semblable à celle de Siwa, elle ne fut abandonnée par ses habitants qu'à la fin des années 80.

C'est à l'oasis de Bahariya (en haut, à droite) que les couleurs changent. Le désert devient d'un noir saisissant, donnant au paysage une tonalité étrange et mystérieuse.

En quittant Bahariya pour le Sud, le désert blanc (ci-contre) offre un contraste étonnant. De loin, on a l'impression qu'il a neigé.

L'oasis de Bahariya (en bas, à gauche) est particulièrement riche. La profusion de fruits et de légumes réjouit les paysans, qui sont parmi les plus prospères d'Égypte.

Très peu peuplée, l'oasis de Gara (à droite) est la petite sœur de Siwa, mais plus pauvre, car totalement isolée par la volonté du gouvernement. Une école a cependant été construite récemment. La difficulté est d'y faire venir des professeurs.



Voyager à travers le désert libyque, pays de sable, de vent, de solitude, est une aventure vers l'inconnu. Peu de touristes encore au milieu de ces paysages d'une étonnante diversité. Il est vrai que le périple impose de prendre son temps. Déjà huit heures de route du Caire à l'oasis de Siwa, que l'on atteint au crépuscule. Dix-sept kilomètres avant Siwa, un chemin de terre s'enfonce dans la nuit. La lune presque pleine découvre l'ombre d'une montagne, la surface vibrante d'un lac, les contours d'un village.

A notre arrivée, des flambeaux brandis par des silhouettes de blanc vêtues, la tête enturbannée, viennent nous accueillir. A partir de quelques maisons en ruines, Mounir Neamatalla a reconstitué l'habitat traditionnel en pisée des Berbères de Siwa, dans un site de premier matin du monde. Il en a fait un écolodge appelé Adrere Amellal, où la simplicité se mêle à un extrême raffinement. Au dîner, les produits du potager. L'absence volontaire d'électricité ajoute au charme indicible de cet hôtel absolument unique.

Éclatante de blancheur, l'oasis de Siwa est enfouie dans une dépression de 80 kilomètres de long au milieu de ces vastitudes d'eau salée, ultimes témoins d'une mer qui autrefois recouvrait l'ensemble de ce territoire. Abdallah, un Issiwane, guide et philosophe, nous emmène une journée dans la Grande Mer de Sable, interdite sans les rituelles autorisations des militaires. Le rempart des dunes dissimule la dentelure de la montagne libyque noyée dans la brume. Le parcours s'achève devant le lac Chiatra, perdu au milieu de cette immensité veloutée, bleu marine sous la lumière rosée du couchant.

De Siwa, trois heures de piste cahoteuse pour rejoindre l'oasis oubliée de Gara qui apparaît en contrebas d'un désert jaune d'or, à l'extrémité de nulle part. Se détachant à peine des collines de grès, une citadelle semblable à celle de Siwa dresse sur un piton les vestiges de ses maisons abandonnées par les habitants qui s'installèrent juste au pied des ruines dans des habitations couleur pervenche, bordées de jardins. Gara est la petite sœur de Siwa. Même décor, même lac, même forteresse, même culture berbère, mais plus belle et plus authentique. Les ressources des 380 habitants sont les dattes, les olives et quelques légumes.

Le voyage se poursuit en direction de Bahariya. La route, cassée en miettes pour décourager les trafiquants de drogue venant de Libye, est un ruban de 450 kilomètres à travers le désert. La nouvelle route, en construction, ne sera ouverte que dans quelques années. Une piste vers le nord mène à l'oasis d'Areg. De ses falaises blanches tombant à pic dans les dunes jaune paille parsemées de petits bosquets vert amande émane un romantisme prégnant. Plus loin, une autre piste conduit

vers le sud à l'oasis de Sitra. Avec ses dégradés du blanc vers le jaune, de l'ocre vers le marron et enfin le bleu turquoise du lac cerné par le vert des palmiers, l'oasis est d'une splendeur époustouflante.

Encore six heures avant que la route parvienne en surplomb de Bahariya, oasis plantée au milieu de rochers noirs sertis de palmiers. Indépendante et florissante, carrefour sur le chemin immémorial des caravanes d'épices et d'esclaves, Bahariya est égyptienne depuis la XVIII^e dynastie. De cette époque subsistent des tombes de gouverneurs en cours de fouilles.

En descendant vers le désert blanc, le 4x4 quitte l'asphalte pour une piste incertaine à travers les étendues désertiques et arrive bientôt au-dessus d'un paysage inoubliable. Des formes étranges où jaune pâle et blanc immaculé se mélangent dans une harmonie que la lumière douce de l'après-midi rend irréaliste. Les roues glissent dans le sable de la gorge étroite et raide pour nous déposer au pied de ces monts jaillis du sol comme sous la poussée d'une volonté anarchique. A une vingtaine de kilomètres de là, d'autres formations, plus petites mais plus nombreuses, se dressent comme les pions d'un jeu de géant. Ces incongruités de craie blanche, c'est ce que la mer en se retirant a laissé, énormes champignons aussi friables qu'une meringue. De loin, on dirait qu'il a neigé sur la crête des dunes. Bivouac dans la nuit glaciale et le silence absolu.

A Farafra, la population vit au rythme céleste

Toujours plus au sud, Farafra, la plus petite des cinq oasis habitées. Mais depuis la découverte récente d'immenses ressources souterraines en eau, elle est en train de devenir le grand centre de production de la chaîne des oasis. Sa beauté est toute simple. Une immense palmeraie plantée de palmiers doums, de palmiers dattiers et d'oliviers où, en fin d'après-midi, la lumière se faufile entre les branches. La population, qui a toujours été férue d'astronomie, vit au rythme céleste. L'étoile du berger s'est transformée en étoile du bédouin, horloge du désert.

A la sortie de Farafra, le projet d'une nouvelle vallée lancé par Nasser et repris par Moubarak commence à voir le jour. Des villages traditionnels de fellahs, en briques de terre crue et boue, ont poussé face aux champs maintenant irrigués.

La route jusqu'à Dakhla longe l'élégante chaîne libyque. Juste avant l'oasis domine le vert des champs de bersim, des palmeraies et des vergers. El-Qasr, le plus typé des trois villages qui composent l'oasis, a été miraculeusement préservé. Le cœur historique où vivaient cinq familles est un labyrinthe de



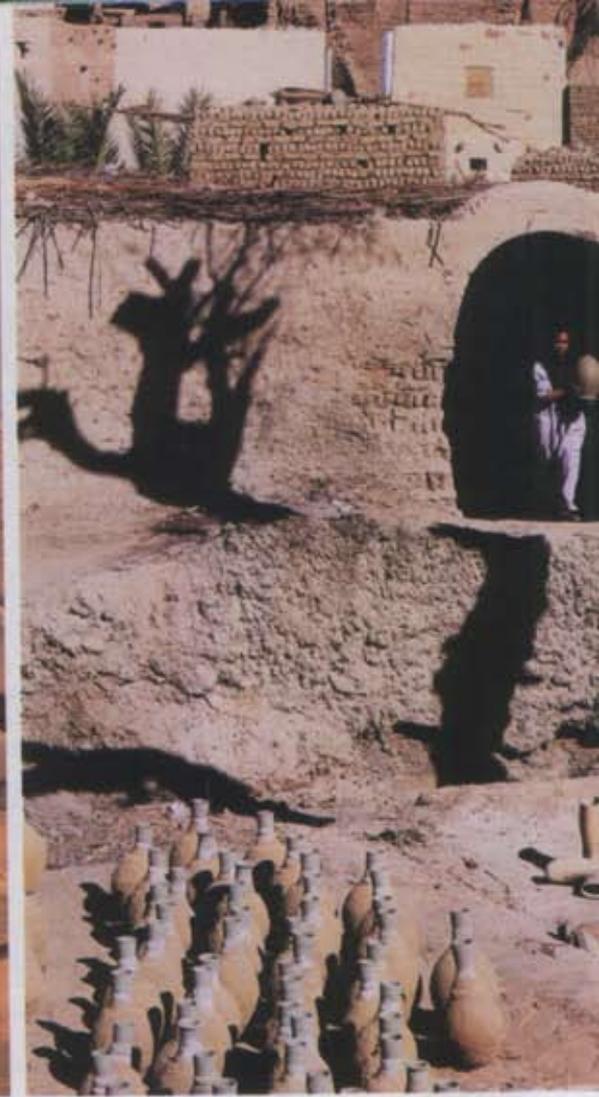
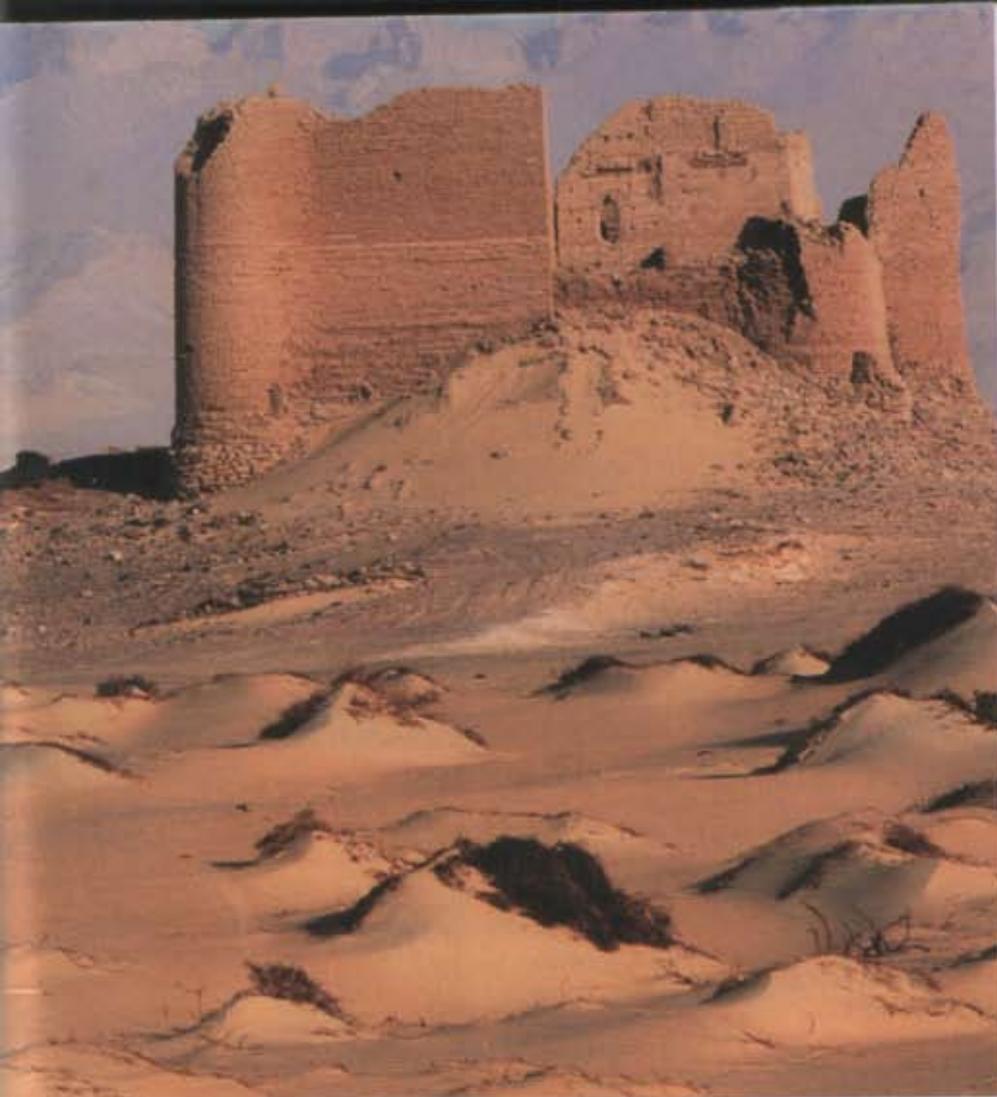
venelles avec ses maisons en boue séchées, ses immenses portes en acacias que l'on ouvrait le soir à double tour. Ce qui a poussé les habitants à partir ? « L'envie d'une maison moderne », affirme Said Ahmed, un vieillard habillé de blanc qui vit toujours dans ce quartier islamique.

A 30 kilomètres de Dakhla, l'ancien village de Balat n'a pas été abandonné. Cette remarquable élaboration architecturale, à base de boue et de bois imputrescibles comme l'olivier et le palmier, est encore plus fascinante que celle d'El-Qasr. Venelles, façades, ouvertures, tout sinue à l'infini sans jamais se heurter au moindre angle droit. Sur les terrasses, les toits, de hautes barrières de palmiers protègent du vent et des indiscrets. Chaque maison abandonnée est réquisitionnée par le ministère de la Culture dans l'espoir de faire un jour de Balat un village-musée.

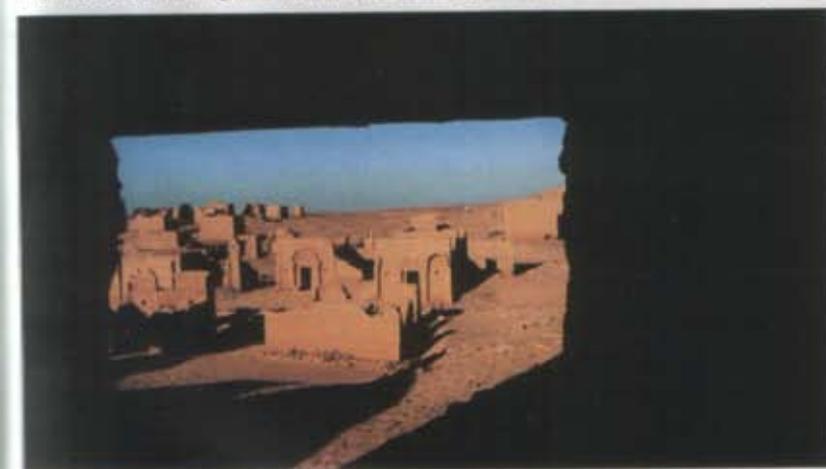
Kharga, la plus grande oasis de l'Égypte méridionale avant d'atteindre le Soudan, est aussi l'ultime étape du voyage. Couverte de 1 million de palmiers, elle est devenue une oasis importante dont le seul intérêt réside dans les sites exceptionnels qui l'entourent.

D'abord Bagawat, la plus ancienne et la plus émouvante nécropole chrétienne connue en Égypte. Non loin, le plus important temple pharaonique construit dans les oasis. Il date de la XXVI^e dynastie.

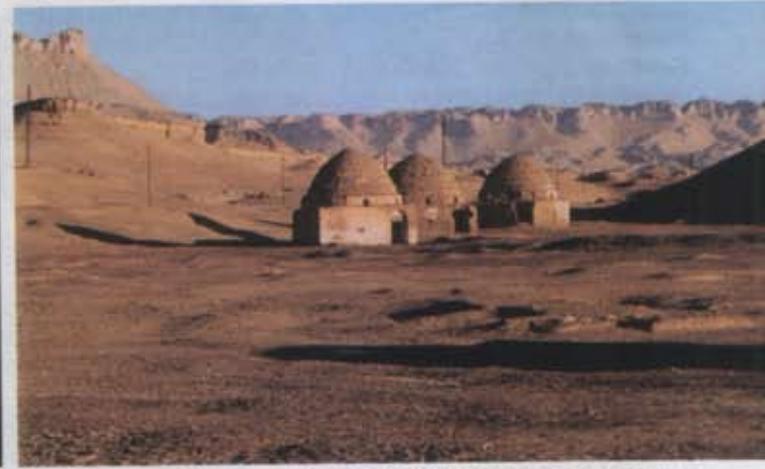
A 100 kilomètres au sud de Kharga, juste avant Baris, la petite citée construite en 19



Perdue au milieu des sables, au pied de la chaîne libyque, la forteresse romaine de Aïn Oum Labakha (à gauche) dresse ses hauts murs non loin d'un ancien monastère et d'une église en ruines. A Dakhla (à droite), la famille Mamdouh poursuit depuis des générations l'artisanat de poterie.



Datant du IV^e siècle, Bagawat, la plus ancienne nécropole chrétienne d'Égypte, se compose d'une centaine de chapelles aux fresques parfois encore visibles.



Il ne reste que quelques mausolées de cheikh dans ce cimetière musulman, en partie détruit pour construire une école coranique juste en face.

par Hassan Fathy dans le cadre du développement de la Nouvelle Vallée ne fut jamais achevée. Avec ses coupoles, ses arches entrecroisées et l'absolue simplicité des lignes, on reconnaît le style élégant du seul architecte de génie qu'ait connu l'Égypte contemporaine. Un modèle jamais suivi.

Après la minuscule oasis de Baris, un lieu hors du temps où les femmes sont voilées de noir, une piste mène à la forteresse romaine de Douch. Accrochée aux dunes, elle était à la fois caravansérail et observatoire sur le

chemin des quarante jours qu'empruntaient les caravanes d'esclaves.

En quittant Kharga, nous abandonnons la route pour le désert. Une piste difficile entre les massifs de dunes pour arriver dans un paysage biblique. Au cœur d'un désert d'une beauté indicible se dressent les ruines romantiques de la forteresse romaine d'Aïn Oum Labakha. Au petit matin, un vent glacial s'est levé. Nous reprenons la piste sous un ciel laiteux et retraversons les étendues sauvages et solitaires en direction du Caire. ■

CLAUDINE LE TOURNEUR D'ISON

Pour en savoir plus

Les auteurs de ce reportage, Claudine et Cyril Le Tourneur d'Ison, viennent de publier *Chroniques égyptiennes, voyage sur les chemins de traverse* (éditions Le Pré aux Clercs, 176 p., 35 €).

Un beau livre qui propose une vision intime de ce pays qu'ils connaissent jusque dans ses moindres replis. ■